

faudrait avoir trois têtes, on est débordé. De toute façon vous n'aviez pas le choix. Il n'y avait plus que ce bois-là.

Dans son polo parme, son pantalon thé vert, ses chaussures bicolores à franges, Lindbergh ressemblait à une grosse pâte d'amandes en train de commettre une mauvaise action. Il se dandinait d'un pied sur l'autre en regardant machinalement sa montre outrageusement dorée.

- Vous êtes sûr de vos chiffres ?
- Comme de moi-même.
- Je vais vous faire le chèque.
- La moitié en liquide, ça vous ennuerait ?

## Le répit

Tout le monde était parti. Pour quelques jours, en attendant d'autres corps de métiers, la maison et moi nous nous retrouvions face à face. Je travaillais seul. Parfois, mes coups de marteau résonnaient dans la bâtisse comme dans une cathédrale. Dans les pièces dévastées par l'inondation flottait une vague odeur de vase et de moisi, de varech et de champignon. On aurait dit que les bois, les planchers, les plâtres fermentaient sous les croûtes d'un jus saumâtre qui lentement séchait. Je m'employais à assainir les espaces, mais les volumes étaient immenses. Je me tuais à la tâche et, à la fin de la journée, j'avais le désagréable sentiment de n'avoir pas avancé. J'étais maintenant pénétré de l'idée que la maison me mettait à l'épreuve. En ouvrant ce chantier, j'avais dérangé une sérénité et un équilibre qui résultaient du retrait et de l'oubli. Abandonné, ce bâtiment s'était refermé sur lui-même, gérant à sa guise son propre délabrement, sa lente fin. Il y avait une sorte d'agrément entre les structures et la pourriture noble qui les rongeaient. Les bois et les

micro-organismes qui les dévastent vivent toujours en bonne intelligence pourvu que cela soit à l'écart des hommes. Avec mes outils tapageurs, mes idées simples, j'avais fait irruption à l'intérieur de ce monde silencieux et complexe. Flanqué de barbares cinglés, de chiens sauvages, de transistors insolents, de tronçonneuse à graissage automatique, j'avais brutalement rompu un ancestral traité de paix. Et cette inconduite-là, bien plus que Lindbergh, la maison me la faisait payer au prix fort.

## Ce que je crois

On ne possède jamais une maison. On l'occupe. Au mieux, on l'habite. En de très rares occasions, on parvient à se faire adopter par elle. Cela demande beaucoup de temps, d'attention et de patience. Une forme d'amour muet. Il faut apprendre, comprendre comment marchent les choses, connaître les forces de l'édifice, ses points faibles, réparer ce qui doit l'être sans trop bouleverser l'écosystème que le temps a mis en place. Et jour après jour, année après année, la confiance, lentement, s'établit, une sorte de couple indicible et invisible se forme. Alors, confusément, vous savez, vous sentez que cette maison, que jamais vous ne posséderez, vous protège loyalement pour le temps de votre courte vie.